



Philippe Sollers

28 novembre 1936 – 5 mai 2023

Hommage

Par Jean-Paul Brighelli
Marianne le 06/05/2023 à 17:45

Il fut et restera sans doute le dernier, le dernier de ceux qui, sous l'égide de "Tel Quel" qu'il avait fondé en 1960 avec Jean-Edern Hallier, renouvelèrent les perspectives critiques en littérature. Dernier maoïste (repentant), dernier libertin, dernier disciple direct de Roland Barthes et de Francis Ponge. L'homme qui vient de mourir était un homme de plusieurs siècles, du XVIIIe siècle rêvé au XXe siècle foisonnant. Un homme qui nous manquera, à nous qui sommes condamnés à vivre au XXIe.

On mesure aisément la notoriété et la qualité d'un grand écrivain au nombre de ses détracteurs admiratifs. « Carriériste ! », s'exclament les uns, qui n'ont pas oublié la façon dont Sollers a fait la cour à Mauriac, Bordelais comme lui. Ceux-là oublient un peu vite que Racine aussi fut un abominable homme de cour. « Illisible ! », protestent d'autres, qui rejettent les romans de Sollers dans l'enfer germanopratin, les tics du Nouveau Roman et les expérimentations narratives. « Aveugle ! », éructent d'autres, qui a posteriori ne comprennent pas qu'on ait pu être maoïste dans les années 1968-1975. « Traître ! », fulminent d'autres, qui ne pardonnèrent jamais au meilleur étalon de l'écurie du Seuil d'être passé chez Gallimard. Après *Tel Quel*, *L'Infini*. Le XXe siècle a été le siècle des revues, et celles-là sont parmi les toute dernières – et les meilleures. « Jésuite ! » enfin, lancent ceux qui s'amusèrent de son admiration pour Jean-Paul II et sa conversion tardive – à moins que ce n'ait été un dernier masque.

Car sous son regard toujours amusé, et sa frange de centurion romain (voir ce qu'écrivit Barthes sur la frange des Romains au cinéma, un texte qui a peut-être pesé dans l'adoption de cette coiffure de miles gloriosus romanusque), Sollers fut l'homme aux masques. Son goût de la Sérénissime (lire *La Fête à Venise* ou son *Dictionnaire amoureux de Venise*), ses passions de libertin version Casanova modifié Sade (lire *Sade contre l'Être suprême*, et *Sade dans le temps*), sa tendance XVIIIe siècle mâtinée de structuralisme, l'ont amené à camoufler son enfance bordelaise, sa lutte contre l'incorporation dans l'armée française lors de la guerre d'Algérie (Malraux le tira de l'hôpital militaire où il croupissait, et le fit réformer, contre toute logique médicale, sur une suspicion très littéraire de « terrain schizoïde aigu »), son amour pour sa compagne et finalement épouse, Julia Kristeva, dissimulé derrière des conquêtes dont il ne se cachait guère – lire *Femmes*, qui répertorie Kate, Cyd, Flora, Bernadette, Ysia, Louise, Deborah, toutes hypostases d'une même femme-objet ou femme-prétexte, au sens littéral du terme, tant l'écriture de Sollers, dans ce roman, procède du foutre – ou, comme Flaubert, tant le foutre procède de l'encre.

Et à propos de Flaubert... Un souvenir personnel aidera à comprendre à quel point Sollers fut un grand critique. Quand le supplément *Livres du Monde* était encore de bonne tenue, Sollers y publia un jour une étude sur « L'Égyptien de la famille » et les rapports de fascination entre Gustave et Kuchiouk-Hânem, la prostituée au corps peint rencontrée en Égypte. Ce que le romancier en racontera à Louise Colet effarouche cette dernière, qui ne comprend pas que son amant a trouvé là-bas le point de jonction de l'érotisme et de l'écriture : *Madame Bovary* en sortira. Et Sollers de suggérer, mi-sérieux mi-goguenard, que la République élève à cette hétaïre orientale un petit obélisque, dans un coin de la place de la Concorde.

UN LECTEUR PASSIONNÉ

Ce texte sera repris dans *La Guerre du goût*, merveilleux recueil d'analyses littéraires d'une finesse étourdissante : Sade, bien sûr (ce qui mènera Pasolini à le créditer, avec Barthes, au générique de *Salò*, en 1976), Laclos, Retz, La Fontaine, Rimbaud ou Proust, parmi tant d'autres. En ouvrant sa bibliothèque intime au lecteur, Sollers dévoile qui il était vraiment, bien mieux qu'une autobiographie formelle : un lecteur passionné, sans aucune des limites qu'impose aujourd'hui le politiquement correct. Cet homme d'extrême-gauche flirtait avec Céline, Ezra Pound, Paul Morand, le Prince de Ligne ou Bussy-Rabutin. Et quand il publie enfin ses *Mémoires*, en 2007, il intitule le volume *Un vrai roman*, pied de nez aux amateurs de confidences égrillardes ou pâmées : « Toute ma vie, on m'a reproché d'écrire des romans qui n'étaient pas de vrais romans. En voici enfin un. « Mais c'est de votre existence qu'il s'agit », me dira-t-on. Sans doute, mais où est la différence ? Vous allez me l'expliquer, j'en suis sûr. » C'est Sollers qui écrit sa vie, et non Philippe Joyaux.

Il y explique l'étymologie, mi-sérieuse mi-farcesque, de ce nom de Sollers : « Sollers, de sollus et ars : tout à fait industriel, habile, adroit, ingénieux. Horace : « *lyrae sollers* », qui a la science de la lyre. Cicéron « *sollers subtilisque descriptio partium* », adroite et

fine distribution des parties du corps. « Agendi cogitandique sollertia », ingéniosité dans l'action et dans la pensée. Sollus (avec deux l, à ne pas confondre avec solus seul) est le même que le holos grec, c'est-à-dire tout entier, sans reste (holocauste), et que totus entier, intact. On entend aussi salvus, guéri ou sauvé. Tout entier art tout un art. » Tout est dit, tout est celé en même temps.

Sollers était toujours là où on ne l'attendait pas. En 2001, il proclama que l'émission *Le Loft* cette apologie du voyeurisme diffusée sur M6, était le sommet de la télévision. C'est qu'il y voyait l'ultime triomphe de la société du spectacle, telle que Guy Debord l'avait théorisée.. Ceux qui s'agacent du flot d'intelligence – parfois jusqu'à la limite de l'abscons – dont *Tel Quel* fut l'épicentre devraient plutôt s'interroger sur la pauvreté sidérante de l'état actuel de la critique et de la théorie littéraire. Sollers a accompagné le structuralisme, dernière théorie globale. Qu'il meure aujourd'hui marque le manque désormais. Je n'ose penser à ce qu'éprouve aujourd'hui Julia Kristeva, sa compagne depuis plus d'un demi-siècle. Elle, face à un fauteuil vide. Et nous, errant dans une bibliothèque désertée.



.

Par Jean-Paul Brighelli